

# Chronique

## UNE GRANDE THESE SUR LE VAR

Le Var est un département privilégié. Après les récentes études de Michel Vovelle consacrées à la sensibilité religieuse au XVIII<sup>e</sup> siècle, après les travaux de Maurice Agulhon qui couvrent la période de 1815 à 1851, voici la thèse d'Etat très attendue de M. Emilien Constant sur *Le département du Var sous le second Empire et au début de la troisième République*, qui fut soutenue à Aix-en-Provence le 16 mai 1977 devant un jury composé de MM. les professeurs Maurice Agulhon, Maurice Gontard, Pierre Guiral (directeur et rapporteur), Philippe Joutard et René Rémond, président.

Dans un exposé liminaire précis et complet, M. Constant définit d'abord l'objet et le cadre chronologique de son sujet : une « thèse départementale » qui, prenant la suite de celle de M. Agulhon, se situe au point de vue politique entre le coup d'Etat du 2 décembre 1851 et les élections législatives complémentaires du 2 juillet 1871 mais qui, dans le domaine de l'histoire économique et sociale, déborde assez largement ces limites.

Pour mener à bien cette étude, des moyens considérables ont été mis en œuvre. Outre les séries B II et C (Elections), BB ((Justice), F (Administration générale) des archives nationales, M. Constant a dépouillé la vaste série M des archives départementales du Var, les registres de mutation par décès pour l'analyse des fortunes, ainsi que les séries T (Enseignement et Presse), X (Assistance), Z (Sous-préfectures). S'ajoutent des recherches dans une vingtaine de dépôts d'archives communales du Var, la série U (Cour d'appel) des archives départementales des Bouches-du-Rhône, les archives de la III<sup>e</sup> Région maritime à Toulon, celles de l'évêché, de la chambre de commerce de Toulon et du Var. En complément de ces sources publiques, M. Constant eut recours aux archives privées de la famille Dauphin de Salernes, qui contiennent les lettres de Paul Cotte, aux papiers du Toulonnais Noël Blache, à ceux d'Emile Ollivier, à la correspondance personnelle du capitaine de vaisseau Laporterie qui fut préfet de Thiers. Une attention particulière a été réservée à la presse : outre une étude systématique du *Moniteur* et des sondages dans les grands journaux parisiens, les feuilles locales ont fait l'objet d'une étude exhaustive.

A travers ces données, ce que cherche avant tout M. Constant, c'est à dégager une histoire politique du département. Comment le Var, rouge lors du coup d'Etat en 1851, rouge à nouveau aux élections de 1871, a-t-il vécu sous le règne de Napoléon III ? Que fut le second Empire dans le Var et le Var dans le second Empire ? L'étude de la vie politique repose sur une analyse des consultations électorales, plébiscites, élections législatives, cantonales et municipales, ces dernières étant le cadre privilégié des tendances politiques. En effet, pendant de

longues années, c'est sur le seul plan communal que peut se manifester une opposition de gauche qui se révèle au grand jour aux législatives de 1863 et progresse sensiblement jusqu'en 1869. Et c'est paradoxalement par le biais de la vie politique municipale que le régime a pu amener une partie de l'opposition à composer avec lui, sinon à se rallier. En fait, le ralliement des dernières années de l'Empire paraît tout de circonstance : il procède souvent de la crainte du vide. Après le 4 septembre 1870, le Var se retrouve vite à gauche.

Ces vingt années coïncident aussi avec une période de transformation et d'expansion économiques. Dans quelle mesure le département y participe-t-il ? La région, encore marquée par l'archaïsme, cède peu à peu devant la modernité. Archaïques sont la persistance des céréales dans la production agricole, le mélange des cultures, la place prépondérante du travail à la main, la continuité d'activités traditionnelles comme le textile, le travail saisonnier, la construction en bois à l'arsenal de Toulon, le portage à dos de mulet, le crédit encore rudimentaire auquel supplée souvent la créance privée. La modernité apparaît avec la vigne qui s'étend de 1850 à 1870, avec le recul des céréales, une certaine spécialisation des cultures, une agriculture spéculative, la création de la Compagnie des forges et chantiers de la Méditerranée à La Seyne en 1856, qui entreprend la construction navale en fer, le développement d'une classe ouvrière villageoise dans la bouchonnerie et les carrelages, l'arrivée du chemin de fer, le peuplement croissant de la côte.

Le mouvement démographique traduit assez bien cette évolution de l'économie par un dépeuplement des communes d'agriculture pauvre et un accroissement des secteurs d'industrialisation et de viticulture. Mais les progrès somme toute réduits de la population de Toulon montrent les limites d'une activité trop liée à la marine.

Néanmoins la condition du cultivateur s'améliore, il accède souvent à la propriété. Dans les villes, les barrières sociales s'atténuent. C'est l'époque de l'implantation de l'Internationale ; la question sociale est perçue, mais pour la plupart des républicains sa solution est d'abord politique : le socialisme leur paraît l'épanouissement normal de la République. Enfin la déchristianisation se poursuit, encore qu'inégalement. Au total, le Var paraît participer à l'essor du second Empire : l'enrichissement privé est perceptible, le Varois devient plus instruit, mieux informé ; sur le plan des mentalités, une certaine libéralisation se dessine de la bourgeoisie vers les classes populaires.

\*\*

D'entrée, M. Guiral loue les mérites de ce travail exceptionnel, amoureux fait, admirablement documenté, finement pensé, travail classique dans lequel l'auteur ne cherche pas l'originalité, mais déploie d'immenses qualités de chercheur et, avec une extraordinaire modestie, apporte beaucoup de neuf. Ainsi, après la thèse de M. Agulhon, avec celle de M. Constant qui n'est pas indigne de lui être comparée et de prochains travaux sur le point d'aboutir, le Var est peut-être l'un des départements les mieux connus de l'hexagone français.

Dans son analyse politique, M. Constant a le mérite de faire une part très considérable aux élections municipales et cantonales, brossant une histoire vue « d'en bas », une histoire qui va à l'encontre du « mal français » : à côté d'un schéma général du second Empire apparaît une vie locale en profondeur dont les républicains sont les inspireurs.

M. Guiral se demande alors pourquoi les villes ont si peu bougé dans le Var en décembre 1851, pour quelles raisons la résistance au coup d'Etat fut surtout rurale. Est-ce parce que des précautions militaires et policières ont été prises dans les grandes agglomérations ? Oui, répond M. Constant, à Toulon notamment, mais il semble aussi qu'une partie des républicains soit restée sur l'expectative. De même, M. Guiral est frappé par le faible rôle que joue l'opposition orléaniste dans le Var, alors que la grande crainte du régime impérial a été celle des orléanistes et non des républicains ou des légitimistes. Comment s'explique cette crainte ? Est-ce une vue parisienne ? De fait, souligne M. Constant, l'orléanisme varois est resté très localisé, à Brignoles et à Saint-Maximin par exemple : il apparaît plus comme un état d'esprit que comme un parti qui cherche à se structurer.

Aux yeux de M. Guiral, tout ce qui a trait à l'administration préfectorale et à la police est remarquable, avec des pages excellentes sur certains préfets, et plus intelligentes encore sur la police. L'analyse culturelle paraît très forte, montrant la vitalité de la langue provençale, sa grande résistance au français, de même que l'atmosphère de culture à laquelle Michelet a été sensible.

Peut-être l'analyse des crises économiques donne-t-elle une idée un peu fâcheuse de l'économie du second Empire. A la crise de 1853, sur laquelle s'ouvre la période, succèdent les crises de 1857-1858, 1861, 1864-1865, 1867, ce qui fait beaucoup de crises au total. N'aurait-il pas été préférable de faire le partage entre les crises ponctuelles et celles, plus sérieuses, qui eurent des effets durables ?

Il reste que nous sommes en face d'un travail neuf qui montre l'originalité du Var, plus à gauche que d'autres départements ruraux, où apparaissent une opposition entre des structures économiques et sociales archaïques et des options politiques avancées, un désaccord entre l'amélioration des conditions de vie et la persistance des habitudes, où les passions politiques atteignent une force exceptionnelle. M. Constant apporte beaucoup sur le Var, sur la civilisation méridionale, sur les rapports entre le Nord et le Midi, sur le monde politique dans une province. Bref, une thèse excellente à publier après quelques retranchements.

\*\*

S'associant aux précédents éloges, M. Agulhon souligne à son tour les grandes qualités de ce travail, qualités d'érudition, d'analyse, de finesse, de nuance, d'esprit critique et d'expression, qui sont des qualités historiques majeures. M. Constant a pratiquement tout vu en fait de sources publiques, privées, semi-privées ; il a tout lu de la bibliographie française et britannique. Pour ces vingt années de l'histoire du Var, il ne sera plus nécessaire d'aller aux archives, il suffira désormais de « prendre le Constant ».

En ce qui concerne les limites chronologiques du sujet, M. Agulhon convient que 1851 est un clivage important. M. Constant n'a pas craint de récrire l'histoire de l'insurrection du 2 Décembre en voyant les deux camps de bataille, alors que M. Agulhon s'était surtout attaché au point de vue républicain. Ainsi a été mise en lumière la grande résistance de la bourgeoisie et celle du parti de l'ordre. Toutefois M. Agulhon estime qu'il eût été préférable de déplacer le point d'aboutissement de la période au-delà de juillet 1871, jusqu'à l'élection partielle suivante de janvier 1872 où Paul Cotte entre à l'Assemblée nationale, en raison du rôle majeur qu'il a joué dans la vie politique du département.

L'apport de cette thèse, juge M. Agulhon, est considérable du point de vue de l'histoire générale. Elle ajoute d'abord de nouvelles touches au tableau de la France méditerranéenne dans ce qu'elle a de spécifique. En second lieu, elle fournit un exemple d'analyse des transformations économiques du milieu du siècle, transformations réelles mais non totales, puisque des archaïsmes subsistent à côté des nouveautés. C'est la période faste de la vigne, l'époque d'une conciliation heureuse entre l'agriculture et l'industrie, le début du rétrécissement des écarts sociaux. En outre, M. Constant éclaire et complète l'étude du système politique napoléonien, plus complexe et plus nuancé qu'on ne le dit. Nous avons sous les yeux le fonctionnement d'un régime autoritaire en pays hostile, et ce fonctionnement est moins conflictuel qu'on ne le pensait, puisque nous assistons à des accommodements qui vont jusqu'au ralliement. De plus, cette thèse élargit notre connaissance d'Emile Ollivier, personnage de grande notoriété qui est campé en son pays, dans son environnement local, avec derrière lui un courant peut-être minoritaire, mais qui a le mérite d'exister. Les pages consacrées au 4 Septembre et à l'avènement de la III<sup>e</sup> République en province affinent ce que nous savions de ce régime. Enfin c'est une contribution à ce qu'on pourrait appeler la « science politique rétrospective » en ce qui concerne les débuts de l'organisation des partis, les campagnes électorales, les rapports entre le local et l'idéologique. Il y a dans cette thèse un « primat du politique » que le titre ne laisse pas pressentir.

Après quelques suggestions sur le plan qui aurait pu être regroupé en deux parties distinctes pour éviter certaines répétitions, M. Agulhon revient sur ces apports à l'histoire politique, qu'il juge importants. L'auteur est conscient de certains d'entre eux, tels le fonctionnement d'un régime autoritaire en pays d'opposition, les nouvelles touches à l'étude de la république sous l'Empire, l'enracinement du Tiers Parti, le ralliement des républicains. M. Constant se situe ainsi dans la double lignée de Pierre Guiral et des historiens anglais Zeldin et Wright. Mais, sur d'autres points, M. Constant paraît trop discret, trop peu explicite, notamment sur la façon dont se sont constituées les procédures d'organisation et de fonctionnement des partis dans la France moderne et en particulier dans la France méridionale, sur les rapports entre l'association coutumière et l'association spécialisée. Du moins ce travail considérable reste-t-il à mille lieues de toute recherche dans le rajeunissement de l'ancienne histoire politique du XIX<sup>e</sup> siècle par l'introduction des sciences humaines, de la science politique en l'occurrence, en un mot loin de tout snobisme.

A son tour, M. Joutard confirme les grandes qualités d'un travail de lecture agréable, où l'analyse des destins individuels n'écarte pas celle des forces collectives et dans lequel l'auteur apporte l'expérience d'un homme qui aime son terroir. M. Joutard apprécie la variété des centres d'intérêt (le chapitre sur la culture musicale est des plus remarquables), le souci méthodologique dont fait toujours preuve M. Constant : sur le problème religieux, par exemple, il est très bien montré qu'il n'existe pas *un* critère de déchristianisation, mais une conjonction de différents critères qui permet de saisir les tempéraments et les comportements. L'analyse du vocabulaire, qui s'attache à l'évolution de sens d'un même mot, fournit des pages très fines ; de même tout ce qui a trait au bilinguisme où M. Constant note la vocation spécifique de chaque langue.

Faisant quelques réserves, M. Joutard trouve la partie politique peut-être un peu longue ; il souhaiterait une cartographie plus expressive, l'introduction de souvenirs visuels tels que cartes postales ou photographies. Mais ce ne sont là que défauts secondaires dans un ensemble très neuf où l'auteur pourrait même mieux systématiser toutes ses découvertes et intuitions.

M. Gontard apporte aussi son tribut d'éloges. M. Constant a tout vu, tout lu, tout assimilé. Dans un plan qui harmonise thèmes et chronologie, il donne des analyses pleines de finesse, d'exactitude et de pénétration. Son style est simple, clair, aisé, d'un discret humour. C'est là un travail de grande qualité.

Toutefois cette étude n'attribue pas la même importance à tous les aspects de la vie du département. Si elle privilégie les consultations électorales, elle néglige quelque peu les questions relatives à l'enseignement que M. Gontard eût souhaité plus approfondies. Ainsi, pour mieux connaître le problème scolaire et la condition des instituteurs aux alentours de 1860, l'enquête Roulland eût été précieuse. Les instituteurs révoqués en 1849 et 1850 ont souvent été les animateurs de petites cellules républicaines : n'aurait-il pas été possible d'examiner leur engagement et leur rôle politique ? Sait-on ce qu'a donné l'Ecole professionnelle du Var, créée à Toulon en 1853 à l'initiative de Fortoul ? Et où se dirigeaient les jeunes gens de la bourgeoisie qui se destinaient aux études supérieures ? Autant de questions qui ne sauraient diminuer la valeur de cet excellent travail.

\*\*

Prenant alors la parole, M. Rémond constate l'inconvénient d'intervenir en cinquième position, quand l'essentiel a été dit et redit. Cela ne le dispense pas de souligner les mérites d'une œuvre volumineuse (1.700 pages, cinq à six millions de signes) dans laquelle l'auteur, faisant preuve d'éminentes qualités de présentation, livre une énorme documentation dans un style clair, aisé, où l'analyse ne tue pas la synthèse. D'une honnêteté incomparable, M. Constant est informé des plus récents procédés de méthode et se montre sans complaisance pour les modes intellectuelles. Bon sens, jugement, mesure, discernement, sens de la diversité et de la complexité du réel, absence de tentation réductrice au niveau des explications : ce sont des qualités intellectuelles essentielles à l'intelligence historique.

Le sujet traite ce qu'il est convenu d'appeler une « thèse départementale ». Loïn d'être un handicap, ce genre peut offrir des avantages quand il ne s'enferme pas dans une monographie comme dans un espace clos sur lui-même. Or M. Constant a le mérite d'avoir comparé le Var aux autres départements et à l'ensemble français, de l'avoir situé dans une perspective qui le relativise. Ainsi une monographie peut-elle fournir une contribution singulière à l'histoire générale.

M. Rémond se montre très sensible à l'analyse des élections et à la nouveauté de leur apport. A ses yeux, toutes les élections sont intéressantes, notamment les cantonales et les communales, qui sont un élément indispensable d'investigation sur le comportement politique d'une population. M. Constant a su le montrer, et à cet égard son travail a valeur d'exemple.

De plus, il parle de tout avec compétence. Sa connaissance du département, sa familiarité avec les hommes sont étonnantes. M. Rémond ne craint pas de dire que M. Constant connaît mieux le Var que tous les fonctionnaires du régime impérial et qu'il eût été un procaigieux indicateur sous le second Empire.

L'aspect judiciaire aurait pu être élargi, notamment sur les magistrats, la délinquance, la criminalité, le jury d'assises, les maisons d'arrêt, les prisons. C'est un témoignage important sur la société dont il est utile de faire la pathologie. En revanche, tout ce qui touche la culture, la vie religieuse, le rôle des officiers de marine est excellent. Il y a beaucoup de choses sur la vie politique, en particulier sur ce que M. Rémond appelle « les formes sauvages du spontané de la vie politique », quand cette dernière n'a pas la possibilité de s'exprimer par des formes ordinaires : cris, propos séditieux, chants, funérailles qui prennent un caractère politique national.

M. Constant montre très bien ce qu'est la contrainte du temps de l'Empire autoritaire, comment s'exerce cette sujétion qui ne tient pas du régime despotique ni de la dictature à proprement parler. Il y a sur le fonctionnement de l'appareil administratif, sur le jeu des pressions une foule d'indications intéressantes la psychologie et la sociologie politiques. L'auteur dégage parfaitement la double évolution du régime, d'une part sa libéralisation, et, d'autre part, le ralliement de certains opposants à ce régime qui se libéralise. Il est à remarquer que dans la pratique la libéralisation devance la législation, alors que nous serions tentés de faire débiter les évolutions du moment où elles sont décrétées par voie autoritaire.

Ainsi sont mis en évidence les caractères politiques spécifiques du Var : une relative faiblesse de l'orléanisme, une faiblesse certaine du bonapartisme. Peu de place leur est laissée par le légitimisme, et surtout par le parti républicain. De fait, il n'y a guère de bonapartisme populaire ; le bonapartisme varois est surtout un bonapartisme conservateur de droite, un bonapartisme de ralliement, le rempart de l'ordre. A ce point de vue, la thèse illustre la constante des traditions et la résistance des fidélités aux idéologies.

Au terme d'une brève délibération, M. Constant est admis au grade de docteur ès lettres, avec la mention « Très honorable », décernée à l'unanimité du jury. Souhaitons que paraisse rapidement cette contribution essentielle à l'histoire du Var au XIX<sup>e</sup> siècle.